



La lettre du Collège de France

30 | décembre 2010
La Lettre n° 30

Aux abords de la clairière. Études indiennes et comparées

Sylvia D'Intino et Caterina Guenzi



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lettre-cdf/851>

DOI : 10.4000/lettre-cdf.851

ISBN : 978-2-7226-0113-0

ISSN : 2109-9219

Éditeur

Collège de France

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2010

Pagination : 28-29

ISSN : 1628-2329

Référence électronique

Sylvia D'Intino et Caterina Guenzi, « Aux abords de la clairière. Études indiennes et comparées », *La lettre du Collège de France* [En ligne], 30 | décembre 2010, mis en ligne le 01 février 2011, consulté le 17 août 2022. URL : <http://journals.openedition.org/lettre-cdf/851> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lettre-cdf.851>

Tous droits réservés

AUX ABORDS DE LA CLAIRIÈRE

ÉTUDES INDIENNES ET COMPARÉES

Colloque international en l'honneur de Charles Malamoud organisé par la chaire d'Histoire du monde indien (Pr Gérard Fussman) et la chaire de Religion, institutions et société de la Rome antique (Pr John Scheid)
7 et 8 octobre 2010

Charles Malamoud rappelle que le terme *loka*, qui désigne en sanskrit le monde, est apparenté au latin *lūcus*, dont le sens premier est « clairière ». Le *loka* est un lieu de lumière, éclairé par les astres du jour et de la nuit. Il n'est cependant pas directement perçu comme une vaste clairière s'opposant à la forêt sans le « non-monde » (*aloka*) qui l'entoure. Réfléchir *aux abords de la clairière* signifie donc saisir du même regard la forêt tout autour, penser l'articulation nécessaire entre monde et non-monde.

Le programme des deux journées était reparti en quatre sessions : 1. rite, 2. textes, 3. monde, 4. poésie et théâtre. Dans l'ouverture du colloque, G. Fussman a rappelé le temps des maîtres communs, l'époque de Louis Renou et d'Armand Minard, qui enseignaient dans les salles du sous-sol de la Sorbonne, et qui avaient su construire autour d'eux un petit monde chaleureux, une sorte de grande famille.

La réflexion sur le rite est constamment présente dans l'œuvre de Charles Malamoud, depuis l'édition du *Taittiriya-Aranyaka* (livre II), consacré à la récitation personnelle du Veda (*Le svādhyāya*, 1977) jusqu'au recueil *Cuire le monde. Rite et pensée dans l'Inde ancienne* (1989), livre qui fait écho à celui de Jean-Pierre Vernant *Mythe et pensées dans la Grèce ancienne*, et pose les bases d'un nouveau comparatisme.

Le rite, ou pour mieux dire la « scène sacrificielle » habite (hante) encore ses derniers ouvrages (*Le jumeau solaire*, 2002 ; *La danse des pierres*, 2005). La première session a été ouverte par J.C. Heesterman (« La *dakṣiṇā* et l'arrière-plan du sacrifice »), dont les essais sur le rituel védique sont désormais des classiques. À partir de l'article de Charles Malamoud « Terminer le sacrifice. Remarques sur les honoraires rituels dans le brahmanisme¹ », Heesterman a montré comment, avec l'évolution du rituel, les honoraires réservés aux officiants déclenchent un court-circuit fécond, canalisant les forces « libératoires » du sacrifice. La circularité du rituel védique était le thème de la communication de J. Houben (« Les 'perfectibles' (*sādhya*) entre circularité et causalité du rituel védique »). La formule sanskrite *yajñena yajñam ayajanta devāḥ* « les dieux sacrificèrent le sacrifice par le sacrifice » (L. Renou) traduit admirablement cet aspect du rituel, et des divinités peu connues, les « perfectibles » (*sādhya*), semblent en être la projection.

F. Staal (« The Ritual of the Fire Altar »), dont la vision du rituel védique, fondée sur l'analyse formelle de ses éléments afin d'en dégager le langage, avec sa syntaxe et ses « fonctions » a marqué profondément les études indiennes, a présenté des documents relatifs à un sacrifice védique récent (2007), en mettant l'accent sur l'extraordinaire continuité de la pratique rituelle. Si le rite est un jeu (F. Staal, *Jouer avec le feu*, Paris 1990), il s'agit d'un jeu sérieux et dangereux, où de nouveaux espaces sont arrachés à la mort par la parole rituelle associée à son double, l'action rituelle. Le lien indissoluble entre ces deux entités résume toute la force de la civilisation védique. En Grèce, comme le rappelle R. Calasso



(« Ciguë et libation »), la mort de Socrate condense la violence et le tragique de leur séparation. La littérature du rituel, cependant, ne semble pas toujours concernée par l'adéquation entre geste et parole. Quel degré de réalité faut-il accorder aux descriptions fabuleuses, aux chiffres prodigieux (des sessions rituelles de mille ans !) contenus dans les traités du rite ? C'est la question posée par G. Thite (« Practical Aspects of Vedic Ritual »), une mise en perspective du phénomène rituel à l'époque de la globalisation.

La session *Textes* portait sur la genèse et/ou la continuité de différentes traditions textuelles : que signifie l'insertion d'un hymne védique (ou fausement archaïque) au début du *Mahābhārata*, C. Minkowski (« The Praise of the Āsṛins and the Enigma of the *Mahābhārata* ») a présenté les réponses que les auteurs de la tradition sanskrite ont données à cette question. Dans l'Orphisme classique, C. Calame (« Pouvoir du nom des dieux, forme poétique et pratique

1. Cf. M. Biarreau et Ch. Malamoud, *Le sacrifice dans l'Inde ancienne*, Paris 1978, p. 155-204.

rituelle : l'Orphisme classique ») a souligné l'impact de la pratique rituelle lorsqu'on veut rendre compte des divers niveaux sémantiques associés à une formule sacrée. L'exemple de la « profération » du nom divin, regardé à travers un commentaire attribué à Orphée d'un hymne cosmo-théogonique publié récemment (le Papyrus de Derveni), montre la pertinence de ces enjeux. Autre tradition textuelle : la théorie du droit et ses premiers traités, tradition qui a été présentée par P. Olivelle (« Patañjali and the Beginnings of *Dharmaśāstra*. An Alternate Social History of Early *Dharmaśāstra* Production ») à la lumière du contexte historique et social de son émergence.

L'article de Charles Malamoud « Village et forêt dans l'idéologie brahmanique² » était le sous-texte de la session *Monde* (la « clairière »). Le contraste entre espace habité et désert, qui renvoie aussi à l'opposition construit/naturel, composé/violent, se prolonge jusque dans la littérature moderne de l'Inde, comme l'a montré F. Bhattacharya (« La forêt et le renoncement, le village et la femme dans l'œuvre romanesque de Bankim Chandra Chatterji [1838-1894] : choix poétique et rappel conceptuel »). À l'articulation entre ces deux pôles conceptuels, le rôle de l'imagination poétique (*bhāvanā*) permet de regarder de près les conditions particulières de l'émergence d'une « anthropologie de la nature » dans la poésie de l'Inde

moderne, comme l'a montré D. Shulman (« Imagining Nature in Sixteenth-century Andhra ») à travers l'analyse de quelques poèmes télugu et tamoul du XVI^e siècle. Dans les récits malayalam évoqués par F. Zimmermann (« Pluie de mangues »), le manguier germe à la frontière entre village et forêt, au croisement entre le naturel et l'humain ; il cristallise une nouvelle polarité, entre désir (*kāma*) et illusion (*māyā*). À la lisière entre deux mondes, on trouve également les nymphes de l'antiquité gréco-romaine dont J. Scheid a esquissé le portrait (« Des divinités qui meurent. Réflexions sur les nymphes »). Bien qu'immortelles, elles peuvent disparaître. Leur mortalité n'est pas un choix, ni une « chute » ; elle est associée à leur fonction, et à la vision que les Romains se faisaient de la capacité d'action d'une divinité.

Toute représentation du monde va de pair avec l'idée qu'on se fait de sa langue : comment les Européens se sont-ils représentés la langue chinoise au fil des siècles ? Cette question posée par V. Alleton (« Les représentations du monde et des langues : le cas chinois ») faisait écho à l'analyse de J.-N. Robert (« Sous le sceau de Mahāvairocana : le rôle des 'lettres brahmiques' dans la mise en valeur de la langue japonaise »), qui a présenté l'impact du sanskrit, sa valeur « mytho-linguistique », dans la construction de la langue japonaise.

Expérience « non-mondaine » (*alaukika*) par excellence, le théâtre était

au centre de deux communications : L. Bansat-Boudon (« *Aesthetica in nuce* dans le mythe d'origine du théâtre indien ») a dégagé une esthétique de la « cordialité » ou sensibilité dans le mythe d'origine du théâtre indien interprété par Abhinavagupta (XI^e siècle) ; E. Gerow (« Le théâtre indien et la séance chamannique ») a relevé, au cœur de la vision d'Abhinavagupta, la présence d'éléments « chamanniques » – magiques et thérapeutiques – ayant un impact décisif sur l'expérience joyeuse du spectateur qui accompagne l'intuition de la nature universelle et permanente de l'homme.

Comme le théâtre, la poésie est une voie d'accès au réel. Évoquant la mémoire du poète Lokenath Bhattacharya, M. Deguy (« Poésie et croyance ») a présenté des notes sur le travail du poète et sa relation rituelle (un faire qui est un croire) à la parole : croyance dénudée, visant à se défaire de toute métaphore.

La table ronde conclusive a pris forme à partir des remarques de Charles Malamoud, qui a dégagé deux fils conducteurs dans la trame du colloque. D'un côté, l'auto-référentialité : comment le rite, la poésie, le théâtre nous disent des choses d'eux-mêmes, de leurs propres langages ; de l'autre, comment, par le biais d'un regard extérieur, se révèle tel ou tel caractère d'une langue ou d'une société. ■

Silvia D'Intino (CNRS)
Caterina Guenzi (EHESS)



Gérard Fussman et Ganesh U. Thite



John Scheid et David Shulman

2. Cf. Ch. Malamoud, *Cuire le monde. Rite et pensée dans l'Inde ancienne*, Paris 1989, p. 93-114.